

DOC sur *Rouvrir le roman* de Sophie Divry et son auteure

- **1979** : Sophie Divry naît à Montpellier, fille d'un commerçant et d'une mère professeure de français.
- **2004** : Après un diplôme de journalisme (**ESJ de Lille**), entre comme journaliste au mensuel *La Décroissance*.
- **2007** puis **2008** : Candidate aux élections législatives, puis aux élections municipales de Lyon sur une liste anticapitaliste. Voir une interview de Sophie Divry, candidate : "**Collomb menacé sur sa gauche ?**", *Lyon Capitale*, 12 février 2008.
- **2010** : Premier roman *La Cote 400*, éd. Les Allusifs (**10/18**, 2013). Quitte le journalisme.
- **2013** : *Le journal d'un recommencement*, éd. Noir sur Blanc, coll. "Notabilia", Montricher, Suisse.
- **2014** : *La Condition pavillonnaire*, éd. Noir sur Blanc (**J'ai lu**, 2015). Reçoit la mention spéciale du prix Wepler. Voir les articles suivants :
 - "**Je ne crois pas à l'originalité dans l'art**" : interview de Sophie Divry par Bernard Strainchamps, *Feedbooks*, 21 août 2014.
 - "**Réduction du champ des possibles**", Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 4 septembre 2014.

« [Je ne crois pas à l'originalité dans l'art](#) » : interview de Sophie Divry par Bernard Strainchamps, *Feedbooks*, 21 août 2014

Sophie Divry est née en 1979 à Montpellier. Elle vit actuellement à Lyon. Après La Cote 400, traduit en cinq langues, La condition pavillonnaire est son troisième roman.

Qu'est-ce qui vous a motivé à écrire sur la vie d'une femme de la deuxième partie du 20ème siècle ?

Résumé ainsi, ça paraît évident. Mais j'ai d'abord vu et voulu décrire des espaces, des urbanismes, des voitures, des pavillons... C'est seulement ensuite que le personnage de M.A., et sa petite vie, prévisible comme un programme de lave-linge, m'est apparue. Après trois ans de travail, la plupart des descriptions ont disparu et le fil narratif autour de ce personnage s'est resserré. Je suis parvenue – j'espère – à une forme de narration descriptive de l'inéluctabilité des événements qui font une existence (mariage, maternité, retraite, etc.), et du concept très occidental du "confort de vie". M.A., avec son caractère capricieux et velléitaire, incarne à sa manière la petite vie parfaite que tous les parents rêvent que leurs enfants mènent ; une existence petite bourgeoise repliée dans la famille, dans la sécurité, le confort, l'aisance, mais absolument dépourvu de sens. Je ne dis pas que nos vies valent mieux.

Pourriez-vous nous dire quelques mots sur le choix du titre ?

Ce titre dit peut-être quelque chose du paysage mental de la France contemporaine. Ça n'a pas été un choix, il s'est imposé. De même les premiers mots du livre, "D'une histoire commencée avant nous..." Pour une fois que quelque chose semblait évident, je me suis laissée faire ! Il faut prendre cette condition pavillonnaire comme une condition humaine individuelle et collective. Rien à voir avec un regard surplombant dénonçant un mode de vie.

Qui est le narrateur ? Qu'apporte la deuxième personne du singulier pour raconter cette histoire ?

Très bonnes questions ; auxquelles je ne suis pas sûre d'être la plus apte à répondre. Vous savez, les questions de narrateurs sont des plus embêtantes. Historiquement, on a eu tendance à penser que le narrateur est celui qui a l'autorité pour parler. Les romanciers modernes, ne voulant revendiquer aucune autorité morale extérieure, ont eu beaucoup de mal avec une conduite surplombante du récit. Mais donner la parole aux personnages n'a été qu'une manière de dissimuler cette autorité. On ne peut jamais l'effacer totalement : sans ça aucun livre ne peut commencer. Car dans les premières lignes d'un roman, en désignant un narrateur, s'installe en quelques secondes une convention, ou, pour le dire autrement, un putsch : d'où que la voix vienne, "ça se raconte". Le lecteur n'a pas le choix, c'est arbitraire. L'auteur doit assumer ce pouvoir.

Pour revenir à mon livre, le "tu" qui désigne M.A. et qui raconte l'intrigue, fut un choix par défaut. C'était ni "elle" ni "je"... Après coup je me suis rendue compte que cette deuxième personne du singulier apportait un terrible caractère de prédiction. Il rend la hâche du Temps plus dure, plus inéluctable, surtout qu'il est parfois mêlé au futur de l'indicatif. Il permet aussi d'impliquer émotionnellement les lecteurs et lectrices : "C'est à vous s'il vous plaît que ce discours s'adresse". Je l'ai cependant pondéré, pour éviter un aspect trop pédagogique.

M.-A. est souvent insatisfaite, en quête de sens comme beaucoup d'entre nous. Elle a aussi peur de la solitude. N'est-ce pas son principal problème ?

Vous avez tout à fait raison. Dans la première partie de sa vie, MA rêve de liberté et de réussite, puis vient l'empavillonnement, le mariage, les enfants, et comme beaucoup de femmes c'est vers 30 à 35 ans que M.A. se rend compte qu'elle est coincée dans un système où "Les Choses" décident pour elle. Elle va donc virevolter d'un exutoire à un autre (adultère, yoga, vie associative), sans jamais parvenir à se dire heureuse. Cela pose la question du bonheur, de l'idéal d'une vie réussie. M.A. cherche à ce que la société la remplisse, tout en voulant donner le moins

possible d'elle à autrui. La solitude évidemment lui est insupportable. Cette héroïne, qui, je crois, est à l'image de beaucoup d'entre nous à différents degrés, voit la vie comme un "stock d'expériences" à accumuler tel un capital de "sensations pures".

Vous prenez du temps entre autre pour décrire la voiture, l'acte d'achat. Vous êtes-vous inspirée des techniques d'écriture de chercheurs en sciences sociales ?

Les sciences de l'homme sont de nos jours indispensables aux écrivains sérieux. En tant qu'artiste je ne vise pas la vérité mais l'artefact, voire le mensonge. Cependant nous n'avons pas le droit d'être des naïfs : nous ne sommes plus les seuls défricheurs de l'âme et de la collectivité humaine. J'ai donc beaucoup lu de sciences sociales et de rapport d'urbanismes avant de commencer mon livre. Ensuite, j'ai tout oublié.

Les passages dont vous parlez sont pour moi les plus littéraires, car ils font ce travail de désevidenciation de l'ordinaire. Juste décrire, comme une ruine future, ce qui fait notre quotidien – acheter, conduire -, peut permettre de faire dériver le regard et de rendre visible ce qui est invisible. Du moins je l'espère. Ce sont aussi pour moi des passages comiques, ou ironiques... Dans ce livre comme dans nos vies, la place de la voiture est très importante. J'ai toujours été étonnée, moi qui suis née en 1979, d'en voir, respirer, entendre partout et quand j'ouvrais un livre de n'en plus voir aucune ! Je n'ai pas cette pudeur.

Y-a-t-il un peu de Madame Bovary chez MA ?

Je ne crois pas à l'originalité dans l'art. Chaque artiste continue des traditions, ajoute sa touche à des mythes précédents, développe des schémas, s'inspire des questions passées. "Madame Bovary" est un des ferments essentiels de "La Condition pavillonnaire", avec "Les Choses" et "Une vie". On peut voir mon roman comme une sorte d'actualisation de ce mythe. Car le roman de Flaubert ne met pas seulement en scène les désillusions d'un esprit gonflé trop vite de mauvaises lectures, il dessine un personnage féminin socialement coincé, psychologiquement insatisfait et frustrée (frustration sociale d'être "la femme de" mais aussi frustration sexuelle). Puisque tout est bouché, le mariage l'étouffe, Emma va s'éparpiller dans de multiples exutoires, L'adultère en est une des échappées, mais l'héroïne de Flaubert essaie tour à tour la religion, la maternité, et se perdra dans une soif de consommation matérielle... qui la tuera. Dans mon livre, le suicide était impossible, il était trop romantique, trop "vertical". La zone pavillonnaire, comme métaphore de l'existence humaine contemporaine, constitue un espace horizontal. Aucune transcendance n'y est possible, aucune élévation, c'est pour mon M.A. à proprement une "voie sans issue".

« [Réduction du champ des possibles](#) », Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 4 septembre 2014

Le destin étriqué de M. A., serait-ce le nôtre ? Sophie Divry, grinçante dans « La Condition pavillonnaire », sélectionné pour le prix littéraire du « Monde ».

Est-elle blonde, brune ou rousse ? Grande ou petite ? De M. A., l'héroïne de *La Condition pavillonnaire*, le lecteur va savoir beaucoup de choses – sur le déroulement de sa vie, ses frustrations et ses fantasmes. Mais rien ou presque de son apparence. Il n'apprendra pas non plus son prénom, réduit à ces initiales qui sonnent comme un hommage à l'Emma de Flaubert, avec qui elle partage insatisfaction face à une existence petite-bourgeoise et recherche de dérivatifs, notamment dans la consommation ; rappelons qu'Emma s'est suicidée parce que, dans sa frénésie d'achats, elle avait contracté des dettes colossales – mais la M. A. de Sophie Divry est bien trop raisonnable pour ça, et puis elle a étudié l'économie. « *Madame Bovary, c'est moi* », disait Flaubert. M. A., c'est beaucoup de nous ; c'est moi, c'est toi, à ce point, du reste, que son destin est retracé à la deuxième personne du singulier (« *Tu t'ennuyais beaucoup quand tu étais petite* »).

Elle naît dans la province française, à la fin des années 1950. Milieu simple, parents dont elle méprise les aspirations et le mode de vie ; elle connaîtra l'aventure, elle, c'est sûr. La voilà partie pour la fac à Lyon, et pour la liberté, les soirées estudiantines, la colocation, quelques amourettes... La rencontre avec François entraîne bientôt le mariage et puis, très vite, en prévision de l'arrivée d'un enfant, l'acquisition d'un pavillon et, avec lui, l'accumulation d'objets que Sophie Divry décrit dans un luxe clinique de détails qui contraste avec le peu d'indications données sur les humains, et provoque un mélange de fascination et de rire (le fantôme du Perec des *Choses* rôde là, tout près). Mais les objets et le confort dont ils sont le signe ne suffisent pas à combler toutes les aspirations. Ennui. Adultère. Trahison de l'amant. Dépression, yoga, psy, petits-enfants, retraite. Et puis le veuvage. Et puis la mort.

« **Tout est en ordre** »

Le premier roman de Sophie Divry (née en 1979), *La Cote 400* (Les Allusifs, 2010), monologue d'une bibliothécaire azimutée, était déjà une histoire d'ordre (celui des livres), et de frustration (celle de la femme). « *Tout est en ordre* », se dit souvent M. A., preuve que ça ne l'est pas, preuve que cet ordre n'est qu'un carcan, l'effet d'une réduction constante du champ des possibles.

Si *La Condition pavillonnaire* est un livre extrêmement grinçant, Sophie Divry en fait bien plus qu'un roman contre la société de consommation. On peut rire de M. A., des clichés qu'elle a dans la tête et de ceux qu'elle profère, mais l'auteure nous interdit de la prendre de haut. Elle le fait par la manière dont elle décrit le passage des années, par l'impression restituée que la vie ne serait qu'une succession d'étapes – un sentiment d'inéluctable sur lequel appuie avec force le « tu » de la narration. C'est ce qui fait d'un livre où il est beaucoup question de modes d'emploi et d'extensions de garantie un roman discrètement puissant. Terriblement mélancolique.

La Condition pavillonnaire, de Sophie Divry, Noir sur blanc, « Notabilia », 266 p., 17 €.

- **2015 : *Quand le diable sortit de la salle de bain*, éd. Noir sur Blanc (J'ai lu, 2017). Voir les articles :**
 - "**Passé simple et présent compliqué**", Santiago Artozqui, *Nouvelle Quinzaine Littéraire*, n° 1135, 16 septembre 2015.
 - *Le Monde*, 20 août 2015 : "**Quand le diable sortit de la salle de bain, de Sophie Divry**" ; "**Sophie dans la dèche, Divry dans l'invention**", Raphaëlle Leyris ; "**Quand le diable sortit de la salle de bain**", Florence Noiville.
 - "**Quand le diable sortira de la salle de bain : interview de Sophie Divry**", *Révolution permanente*, 26 avril 2016.

« [Passé simple et présent compliqué](#) », Santiago Artozqui, *Nouvelle Quinzaine Littéraire*, n°1135, 16 septembre 2015

« [Quand le diable sortit de la salle de bain, de Sophie Divry](#) », *Le Monde*, 20 août 2015

C'est intelligent et différent. Rien que pour cela, on a envie de conseiller à tous ce quatrième livre de Sophie Divry. Après la magnifique et mélancolique *Condition pavillonnaire*, l'auteure revient avec un texte drôle, ultra-inventif, un peu foutraque même – et qui pourra sans doute en agacer certains –, sur fond de précarité économique et de graves problèmes de société. De quoi s'agit-il ? Du diable que l'on tire par la queue quand on est aujourd'hui un écrivain ou un artiste, des factures pas prévues, des combines et de la faim qui tenaille parfois, des invitations à dîner qui n'arrivent pas, de l'indigence des relations virtuelles, du RSA, de l'écriture et de son inutilité sociale, du vide sidéral du Net, de la musique d'attente du serveur de Pôle emploi, de tout et de rien et surtout de rien, parce que c'est un sujet si riche, une vraie corne d'abondance, la pauvreté !

Quand le diable sortit de la salle de bain, de Sophie Divry, Noir sur blanc, « Notabilia », 320 p., 18 €.

« [Sophie dans la dèche, Divry dans l'invention](#) », Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 3 septembre 2015

L'héroïne de « *Quand le diable sortit de la salle de bain* » vit dans la précarité. La langue explosive du roman de Sophie Divry en est comme la revanche.

Entre la bibliothécaire azimutée de *La Cote 400* (Les Allusifs, 2010), la très bovarysante M. A. de *La Condition pavillonnaire* (Les Éditions Noir sur blanc, 2014) et, aujourd'hui, la Sophie chômeuse de *Quand le diable sortit de la salle de bain*, on peinerait à trouver des points communs évidents. Mais il est une chose qui les unit, profondément : ces personnages de Sophie Divry font tous l'expérience d'une réduction du champ de leurs possibles. Si elle était quasiment existentielle chez les deux premiers, elle est plus liée aux circonstances pour le dernier. C'est en tout cas ce que l'on espère pour elle.

Sophie est fauchée, vit dans un studio lyonnais de 12 m², passe le temps en regardant murs et plafond ou en cherchant quels sont les derniers objets en sa possession qu'elle pourrait mettre en vente sur Internet. Et quand, à la suite d'un hiver rigoureux, elle reçoit une facture d'électricité d'un montant imprévu, elle panique, et s'interroge : « **Comment faire, ou plutôt comment non-faire : non-acheter, non-sortir, non-vouloir, non-méto, non-bus, non-shopping, non-desserts, non-viande, non-bière, non-marché, non-cinqfruitsetlégumesfrais, non-café, non-imprévus, non-nouvelles factures, non-nouvelles charges ?** »

Pyrotechnie

Cette citation en témoigne : si son héroïne voit son horizon barré, ses possibilités d'action et de déplacement sans cesse limitées, Sophie Divry, elle, déploie une inventivité farouche pour décrire cette vie de restrictions permanentes. Après l'excellent *La Condition pavillonnaire*, très tenu par sa narration à la deuxième personne du singulier, *Quand le diable sortit de la salle de bain* a quelque chose d'une démonstration de pyrotechnie. Sophie Divry tord la langue selon son bon vouloir, fabrique des mots-valises et des phrases de plusieurs pages si ça lui chante. Elle ne s'interdit à peu près rien au fil de ce roman survolté, multipliant les digressions potaches – comme un dessin de phallus ou la prise de contrôle momentanée du récit par son ami Hector, tellement désireux de coucher avec sa voisine qu'il a besoin de voir advenir la scène sur une page –, s'autorisant un détour par le conte pour enfants, de multiples effets de typographie, un rêve dans lequel intervient l'écrivain Pierre Bergounioux après un détour sur l'art de manger un sandwich...

La description d'une vie dans la précarité n'en est pas moins très précise, depuis les calculs faits au moment de payer EDF jusqu'aux visites au Polemploi, en passant par les sensations que procure la faim, et le ras-le-bol qui naît des éternelles mêmes techniques pour feinter ou combler celle-ci.

Mais Sophie Divry s'inscrit dans le sillage de la « laughterature », une littérature du rire chère à Raymond Federman (1928-2009), écrivain franco-américain immense et méconnu qu'elle cite à plusieurs reprises, maître d'une forme romanesque débridée (et partisan de l'entrée des nouilles dans le champ romanesque). Pour l'un comme pour l'autre, il ne s'agit pas seulement de s'amuser ou de livrer un numéro de claquettes littéraire. Dans **Quand le diable sortit de la salle de bain**, la richesse foisonnante du texte est une sorte de réponse bravache à la pauvreté matérielle du quotidien. Elle a quelque chose d'une revanche qu'offrirait la littérature sur la vie et les défaites qu'elle inflige.

Signalons, du même auteur, la parution en poche de **La Condition pavillonnaire**, J'ai lu, 320 p., 7,50 €.

« **Quand le diable sortit de la salle de bain** », de Sophie Divry, Florence Noiville, *Le Monde*, 3 septembre 2015

Après la magnifique et mélancolique **Condition pavillonnaire**, Sophie Divry revient avec un texte drôle, ultra-inventif, un peu foutraque même – et qui pourra sans doute en agacer certains –, sur fond de précarité économique et de graves problèmes de société. De quoi s'agit-il ? Du diable que l'on tire par la queue quand on est aujourd'hui un écrivain ou un artiste, des factures pas prévues, des combines et de la faim qui tenaille parfois, des invitations à dîner qui n'arrivent pas, de l'indigence des relations virtuelles, du RSA, de l'écriture et de son inutilité sociale, du vide sidéral du Net, de la musique d'attente du serveur de Pôle emploi, de tout et de rien et surtout de rien, parce que c'est un sujet si riche, une vraie corne d'abondance, la pauvreté !

« **Quand le diable sortira de la salle de bain** » : interview de Sophie Divry, *Révolution permanente*, 26 avril 2016

Sophie Divry a été journaliste à La Décroissance . Devenue écrivaine, elle est l'auteure de plusieurs romans : "La Cote 400", traduit en cinq langues, « Journal d'un commencement", "La condition pavillonnaire". En 2015, elle publie " Quand le diable sortit de la salle de bain".



► **Comment en êtes-vous arrivée à essayer de vivre de votre plume ?**

Cela se fait sans décision vraiment claire. J'ai une formation de journaliste, car j'ai toujours voulu écrire et voyager. Au bout de quelques années, je suis passée à mi-temps dans mon travail pour écrire. Et puis la littérature a pris de plus en plus de place dans ma vie, jusqu'à prendre toute la place... J'ai été au chômage et aux minimas sociaux mais, heureusement, mon quatrième livre et des bourses m'ont permis de commencer à vivre de ma plume, au moment où ça allait devenir franchement difficile matériellement de continuer un tel pari. J'ai eu beaucoup de chance.

► **Vous avez travaillé au journal *La Décroissance*. Vous avez écrit sur la pauvreté, sur l'enfermement dans la normalité petite-bourgeoise. Est-ce que vous avez eu l'impression d'être rapidement cataloguée par les journalistes, par les critiques, dans la condition de la jeune romancière de gauche engagée ? Ou, au contraire, ressentez-vous une vraie curiosité par rapport à ce qui vous distingue du tout venant de l'autofiction habituelle ?**

Vous savez, sauf exception, très peu de journalistes lisent *La Décroissance*, et encore moins les critiques littéraires. Les domaines sont bien séparés dans les rédactions. Ce qui fait que je suis arrivée en littérature comme une parfaite

inconnue. Ça m'allait bien justement pour ne pas être « cataloguée » comme vous dites, et qu'on me juge sur mes travaux littéraires, pour leurs qualités littéraires. En ce sens, j'ai été agréablement surprise de la réception de *La Condition Pavillonnaire*, en 2014.

Personnellement, je ne pense pas qu'il faille refourguer en douce ses théories politiques aux lecteurs ; en ce sens, mon engagement est tellement ancré qu'il transparaît dans tous mes livres. Alors autant faire de la littérature la plus pure possible, car toutes vos pages seront toujours empreintes du cri profond qui vous habite. Que ce soient les premiers mots de mon premier livre « *Réveillez-vous !* », ou tout ce qui agite les autres, qui pourrait se résumer à : Peut-on s'en sortir tous seul face à ce monde, ou faut-il, malgré tout, essayer d'être tous ensemble ?

► **Votre premier roman – La cote 400 (10/18) - est un long monologue qui se déroule dans un lieu éminemment collectif, un de ces rares lieux gratuits et publics qui existent encore : la bibliothèque. Pourquoi avoir situé votre roman dans ce cadre bien particulier ? Pourquoi parler des bibliothèques publiques aujourd'hui ?**

J'ai eu l'idée de faire d'une bibliothèque un lieu de récit à force de les fréquenter dans mon quotidien. Je voulais aussi faire rire. Et puis je voulais écrire une sorte de revanche de l'humble, du public, de l'oublié, sur le privé, le riche, le bling-bling. Mais je ne voulais pas faire un panégyrique d'un lieu public, ce que je cherchais était plutôt de l'ordre d'une variation presque musicale autour du thème de la bibliothèque : à la fois refuge, lieu de culture, lieu de drague, lieu de passage, de travail, etc.

Ce qui m'a plu, c'est de prendre une héroïne maniaque et antipathique, et de la suivre au moment où tout explose. Elle s'aperçoit que, sans les autres, sans les lecteurs, sans l'humanité avec toute son impureté, il n'y a pas d'accès à la culture qui soit une libération. Le livre a eu un petit succès en Angleterre, où les défenseurs des *public libraries* s'en sont servi pour lutter contre les fermetures imposées par les politiques d'austérité.

► **Rien de plus difficile pour un(e) auteur(e) que d'expliquer le succès de son œuvre, mais quelles raisons pouvez-vous mettre en avant pour comprendre l'intérêt que votre dernier roman *Quand le diable sortit de la salle de bain* (Ed. Notabilia) a soulevé ?**

C'est une bonne question, et un petit mystère. Pour moi, le succès ou l'insuccès d'un livre n'est en aucun cas un critère, ni dans un sens ni dans un autre, pour juger de sa qualité. *La Condition Pavillonnaire*, était un roman de facture relativement classique (l'histoire d'une vie simple, pour reprendre un mot flaubertien, puisque le livre est mis sous son patronage), il est abordable et a été bien reçu. *Quand le diable sortit de la salle de bain* est plus expérimental, le récit part dans tous les sens, les personnages interviennent pour le commenter, il y a du graphisme, des dessins, des listes, bref c'est complètement brindezingue. En l'écrivant, cela m'a donné beaucoup de joie et de liberté, car cette manière décomplexée d'écrire me permettait de traiter une matière très dure : le chômage, la pauvreté, la faim. Mais je pensais que personne ne comprendrait, que presque personne ne le lirait. Or, il a rencontré plus de public que *La Condition Pavillonnaire*. Déjà parce que le livre, à force de liberté de ton, est drôle, ou plutôt : comique, énergique. Ça change du plaintif autofictionnel dont vous parliez. Ensuite, parce que contrairement à ce qu'on pense, les lecteurs sont preneurs d'expériences de lectures éloignées de celles dont ils sont rebattus. Enfin, le thème du chômage est peu traité, et cela le distingue aussi des autres. Mais surtout, les libraires ont dû beaucoup le recommander, car ce sont eux, davantage que la presse, qui font vendre un livre. Je leur dois à tous mes remerciements !

► **En vous lisant et en écoutant vos interviews, on est frappé de constater que votre dernier livre peut-être décrit comme appartenant à un genre, celui du roman où le personnage principal est dans la « dèche », à l'exemple du livre de Georges Orwell, *Dans la dèche à Paris et à Londres*. En quoi ce genre vous a-t-il inspiré ?**

Quand le Diable... s'inscrit absolument dans ce que j'appelle « la littérature de la dèche », et qui pourrait englober, par ordre chronologique, le livre d'Orwell, *La Faim* de Knut Hamsun, *Amer Eldorado* et *Fuck America* de Raymond Federman, *Ripley Bogle* de Robert Mc Liam Wilson. Ce sont des livres où on est embarqué, à la première personne, dans une expérience de grande précarité : famine, vagabondage, petits boulots, etc. Tous ces livres ont une grande énergie, une sorte de folie, de bonne humeur, comme un grand rire sardonique dans le fond de l'abîme.

La pauvreté est en général peu abordée en littérature, car les écrivains sont plutôt du bon côté de la barrière sociale ; pour écrire, il faut avoir du temps, et ne pas devoir gagner sa vie dans l'urgence. Même après l'alphabétisation de masse, on reste tout de même dans une production qui témoigne d'une classe sociale élevée, voire très élevée.

Cela me plaisait de continuer ce genre, au regard de ma brève expérience. Il faut que la littérature s'empare de ce qui « attend d'être dit », et le dise. Dire par exemple qu'aujourd'hui on ne va plus « au clou » comme chez Zola ou Vallès, mais qu'on vend des trucs via Internet, ça me semblait important.

► **Vos livres ont tous en commun une certaine légèreté tout en abordant la folie, la solitude, la misère, vous êtes du côté de Desproges et Chris Marker qui disait « l'humour est la politesse du désespoir. » ? Et qu'en est-il votre esprit de sérieux ?**

Ce qui était très important pour moi était de ne pas faire un livre au style pauvre, parce que je parlais de pauvreté. La littérature peut briller de tous ses feux aussi pour parler de misère. Ce livre est aussi une lutte contre l'esprit de sérieux. A la manière dont le dénonçait Jean Dubuffet dans un texte que je vous invite tous à lire : « Avant-Propos pour une conférence populaire sur la peinture » (*Prospectus et tous écrits suivants*, vol.1). Le peintre dit bien qu'associer sans cesse l'art et le sérieux finit par stériliser l'imagination et terroriser le public, et que l'art, c'est la liberté. C'est le contraire de la répression.

► **L'intensité de la lutte sociale se fait plus sensible, la Nuit Debout, les condamnations en justice de syndicalistes et les coups de matraque font la une. Comment ressentez-vous tout cela ?**

Je le ressens très mal, comme beaucoup de citoyens. Nous avons un gouvernement de social-libéralisme, du côté des riches de façon obscène et, depuis les attentats, il s'est doté d'une idéologie de pré-fascisme. Cela se voit avec la loi Urvoas, l'état d'urgence, le geste guerrier et l'idéologie brutale incarnés par Valls, les matraques sur les chaires lycéennes et les œillères sur les souffrances des migrants. Tout citoyen ne peut qu'être profondément inquiet par ce tournant historique. Alors cela fait du bien de voir l'effervescence de Nuit Debout ; même si ce mouvement, à mon humble avis, ne réussira qu'en faisant la jonction, au-delà des préjugés qu'on nous a inculqués de chaque côté, avec la jeunesse de banlieue, et en se donnant des objectifs clairs, susceptibles de mobiliser. Mais il y a une fenêtre possible pour changer les choses. Je regarde ça avec espoir, car le piège du système est de nous faire tomber dans la désespérance.

- **2016 radio : participe à l'émission *Des Papous dans la tête* sur France Culture.**
- **2017 : *Rouvrir le roman*, éd. Noir sur Blanc.**
- Voir les articles : "*Sophie Divry, en lettres écarlates*", Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 23 mars 2017 ; "*Rouvrir le roman*", Aurélien Delsaux, *Études*, avril 2017.

« [Rouvrir le roman, de Sophie Divry](#) » (parmi une sélection), Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 23 mars 2017

A mi-chemin de son essai *Rouvrir le roman*, Sophie Divry rappelle en quels termes Virginia Woolf combattait l'idéologie littéraire conventionnelle de son temps : « *On nous donne une petite boîte de jouets, et l'on nous dit : "Vous ne devez jouer qu'avec ceux-là." Il faut avoir le courage de jeter la petite boîte par la fenêtre.* » *Rouvrir le roman* a quelque chose d'une boîte à outils pour que chacun puisse fabriquer ses propres jouets, à volonté.

S'élevant contre l'idée que le roman serait « *contraignant, compromis, pauvre, forcément narratif, vulgaire ou corrompu* », Sophie Divry s'attelle ici à démonter un certain nombre de préjugés. Peut-on écrire un roman quand on n'est porté ni sur les personnages ni sur l'intrigue ? A-t-on encore le droit d'utiliser le passé simple ? « *Le public est-il sale ?* » « *Le sens est-il sale ?* » Sophie Divry se confronte à ces questions et à d'autres plus précises, sur le jeu avec la typographie, la manière d'introduire des dialogues... Le tout en s'appuyant sur quelques-uns de ses héros, de Virginia Woolf à Edgar Hilsenrath, en passant par Nathalie Sarraute ou le génial Raymond Federman.

Plaidant pour une recherche formelle qui ne serait pas simple volonté d'« *en mettre plein la vue* », mais de « *mettre à jour cette matière sensible qui nous échappe* », Sophie Divry signe avec *Rouvrir le roman* un très stimulant précis de liberté.

« [Sophie Divry, en lettres écarlates](#) », Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 23 mars 2017

Si elle a délaissé le journalisme et le militantisme pour l'écriture, chacun de ses livres ambitionne de réveiller ses lecteurs. Avec « Rouvrir le roman », c'est la littérature qu'elle entend galvaniser.



Sophie Divry en 2015. OLIVIER ROLLER

Il faut croire que le rouge est la couleur de Sophie Divry. Celle qui accroche le regard quand s'avance sa longue silhouette, revêtue d'un manteau coquelicot. Celle qui saute aux yeux sur la couverture de ses deux derniers ouvrages, pourtant publiés dans la collection « Notabilia » des éditions Noir sur blanc, adeptes de la bichromie éponyme.

Cette écrivaine de 38 ans aux yeux de chat et au discret accent du Sud-Ouest a l'art de se distinguer et, évidemment, pas par son seul goût du carmin. Sur les cinq livres qu'elle a publiés, deux, **La Condition pavillonnaire** et **Quand le diable sortit de la salle de bain** (Notabilia, 2014 et 2015), ont concouru pour le prix littéraire du **Monde** – le premier avait affronté en finale **Le Royaume**, d'Emmanuel Carrère (POL), qui l'avait emporté. Ces deux romans de Sophie Divry, si spectaculairement différents l'un de l'autre, faisaient souffler un air revigorant sur la scène littéraire. C'est encore le cas, de son récent essai **Rouvrir le roman**.

Inventivité formelle

On ne s'étonne guère de cet effet vivifiant quand on sait que son premier ouvrage, **La Cote 400** (Les Allusifs, 2010), s'ouvrait sur cette injonction : « **Réveillez-vous !** » Un ordre que l'auteure se souvient en riant avoir ajouté « **un peu à la dernière minute** », précisant, de son phrasé qui cavale après les mots : « **Mais j'ai dû sentir que ça me correspondait.** » Il y avait même dans cet incipit quelque chose d'un programme, sinon d'un art poétique.

A **La Cote 400**, monologue d'une bibliothécaire azimutée, a succédé **Le Journal d'un recommencement** (Notabilia, 2013), « **tentative autofictionnelle** », dit l'auteure, où elle se faisait la diariste d'un retour à la foi catholique, à ses mots et à ses pratiques ; elle les interrogeait au fil d'un texte sarrautien qui visait peut-être à interpeller l'Église et à la sortir d'une forme de somnambulisme.

Puis vint **La Condition pavillonnaire**, formidable récit à la deuxième personne de l'existence entière d'une femme aliénée par les conventions et la consommation. « **Quand je participe à des rencontres en librairie et que je me rends compte que ce livre fait réfléchir des jeunes femmes, je sais que j'ai atteint mon but** », commente Sophie Divry. **Quand le diable sortit de la salle de bain** était presque l'exact contraire de **La Condition pavillonnaire** : une sorte de précis de la condition précaire et littéraire. Le lecteur sortait ébouriffé de ce texte débordant d'inventivité formelle et de drôlerie.

« Encourager les gens plus jeunes »

Avec son nouvel essai, **Rouvrir le roman**, plaidoyer pour ce dernier, ce sont ses confrères que Sophie Divry semble vouloir réveiller. Ceux qui ne se posent même pas la question de l'innovation formelle, ceux qui ont renoncé à toute ambition théorique. Dans l'impulsion d'écrire ce texte, qui a mûri entre 2010 et 2016, il y avait autant de volonté de mettre au clair sa propre pratique que d'envie, dit-elle, « **d'encourager les gens plus jeunes** » et « **que ça discute entre les écrivains** ». Et sans doute, au fond, d'espoir de sortir la littérature française d'une forme de paresse, en montrant « **que l'on peut gonfler le roman de possibilités énormes** ». Celle qui se dit « **en amitié avec le Nouveau Roman** » affirme cependant « **avoir autre chose à faire que de chercher à fonder une quelconque école littéraire** » : « **Je suis jalouse de ma solitude et de ma marginalité comme écrivaine. Chacun a son magma intérieur et crée à partir de là, il ne peut pas y avoir une seule voie. Ça n'empêche pas de réfléchir à la manière de le faire.** »

Si Sophie Divry considère que le rôle des livres est de nous désengourdir, elle précise : « **Mais je ne crois pas qu'on puisse être réveillé par la seule littérature. Je ne pense pas qu'un livre puisse changer le monde.** » Or l'écrivaine, « **révoltée depuis toujours** », tient la chose pour nécessaire. Fille d'un commerçant catholique qui penchait à droite et d'une mère prof de français, de milieu ouvrier protestant, qui votait à gauche, elle suspecte dans sa politisation « **précoce** » l'influence du « **scoutisme protestant** », « **très gauchiste** ». Tenaillée jeune par une envie d'agir, l'une des formes de son engagement a été le choix de devenir journaliste (diplômée de l'école de Lille) et de travailler pour **La Décroissance**, « **le mensuel des objecteurs de croissance** », basé à Lyon et résolument militant – elle ne conçoit pas le métier autrement que sur ce mode « **activiste** ».

La libido de l'écriture

Une autre forme de son engagement est très directement politique. En 2007, âgée de 28 ans, la journaliste se présente ainsi aux législatives dans la 3^e circonscription du Rhône sous la bannière Objectif Décroissance. L'année suivante, aux municipales, elle conduit une liste baptisée Audaces (Alternatives unitaires démocratiques, anticapitalistes, citoyennes, écologiques et solidaires). Elle a arrêté à peu près simultanément le journalisme et la politique : en 2010, après avoir repris goût à l'écriture non journalistique presque par hasard, mais au point de passer à mi-temps puis de quitter son emploi – « **ça a tout balayé** ». Elle compare la « **libido** » du militantisme et celle de l'écriture, pour conclure : « **En matière de littérature, je suis monogame.** »

Ça n'empêche pas les regrets, « **surtout en période électorale** », ni la « **culpabilité** » d'avoir « **abandonné le terrain** », de consacrer ses journées à « **trois phrases** » plutôt que de jouer un « **rôle social** ». Mais, convaincue de ne pouvoir combiner les tâches et de devoir se vouer à l'écriture, Sophie Divry se dit : « **Tant qu'à le faire, autant le faire bien.** » « **Et puis, poursuit-elle, je crois qu'en me lisant, on devine ce que je pense.** » Pour ceux qui auraient besoin d'un indice supplémentaire, le rouge des couvertures annonce la couleur.

Parcours. Sophie Divry

1979 Sophie Divry naît à Montpellier.

2004 Entre au mensuel *La Décroissance*.

2008 Candidate aux élections municipales de Lyon sur une liste anticapitaliste.

2010 Premier roman, *La Cote 400* (Les Allusifs) ; quitte le journalisme.

2014 *La Condition pavillonnaire* (Notabilia) reçoit la mention spéciale du prix Wepler.

Critique. Une boîte à outils

A mi-chemin de son essai, Sophie Divry rappelle en quels termes Virginia Woolf combattait l'idéologie littéraire conventionnelle de son temps : « **On nous donne une petite boîte de jouets, et l'on nous dit : "Vous ne devez jouer qu'avec ceux-là." Il faut avoir le courage de jeter la petite boîte par la fenêtre.** » Rouvrir le roman a quelque chose d'une boîte à outils pour que chacun puisse fabriquer ses propres jouets, à volonté. S'élevant contre l'idée que le roman serait « **contraignant, compromis, pauvre, forcément narratif, vulgaire ou corrompu** », Sophie Divry s'attelle ici à démonter un certain nombre de préjugés, qu'ils viennent des tenants de ce qu'elle appelle « **le roman as usual** » (« **immédiatement compréhensible et reconnaissable** ») ou des adorateurs du Nouveau Roman qui n'auraient pas digéré leur Robbe-Grillet.

Peut-on écrire un roman quand on n'est porté ni sur les personnages ni sur l'intrigue ? A-t-on encore le droit d'utiliser le passé simple ? « **Le sens est-il sale ?** » Sophie Divry se confronte à ces questions et à d'autres plus précises, sur le jeu avec la typographie, la manière d'introduire des dialogues... Le tout en s'appuyant sur quelques-uns de ses héros, de Virginia Woolf à Edgar Hilsenrath, en passant par Nathalie Sarraute ou le génial Raymond Federman. Plaidant pour une recherche formelle qui ne serait pas simple volonté d'« **en mettre plein la vue** », mais de « **mettre à jour cette matière sensible qui nous échappe** », Sophie Divry signe avec *Rouvrir le roman* un très stimulant précis de liberté – comme le sont, au fond, tous ses livres.

Rouvrir le roman, de Sophie Divry, Notabilia, 208 p., 14€.

« [Rouvrir le roman](#) », Aurélien Delsaux, *Études*, avril 2017

Après quatre romans, très différents de sujets et de formes, Sophie Divry publie un essai consacré au roman. Pourquoi donc une romancière ne se contenterait pas de continuer à écrire des romans plutôt que de perdre son temps à y penser ? Commençons par en finir avec « l'idée d'un artiste idiot » : l'essai s'ouvre sur un « plaidoyer pour la théorie » où sont biffés ces clichés qui font de la réflexion le lieu de l'assèchement de l'art. Cela fait, passons en revue « quelques idées reçues » : l'auteur et son style, son rôle politique, la mort du roman... De la remise en cause des injonctions du Nouveau Roman au mythe libéral de « l'autonomie », Divry propose non une nouvelle armure doctrinaire mais plutôt la pensée allègre de ce qui justement pèse sur les épaules des néoromanciers. Pour les en libérer : permettre l'éclosion, non à tout prix, non artificiellement, mais pour dire toujours mieux le monde toujours neuf, de formes neuves. Dans la seconde partie, sans la prétention de solutions, elle explore cinq voies pour (re)féconder le roman : typographie, comique, métaphore, dialogue, narration – le tout, romans rouverts, nourri de fécondes lectures, de Melville à Selby, de Woolf à Sarraute, de Proust à Sorrentino. Sa conclusion est ouverte : « rouvrir le roman », c'est en refaire le lieu du renouvellement de la littérature, inviter les romanciers à se penser et à se parler. À chercher ensemble. Est-ce pour autant un essai réservé aux initiés – aux seuls romanciers ? Non. « Rouvrir le roman », c'est ici nourrir et son appétit de lectures et son plaisir de lecteur.

- Rencontre à [la Maison de la poésie](#) pour *Rouvrir le roman* le 19 avril 2017, avec deux écrivaines qu'elle avait invitées : Céline Minard et Olivia Rosenthal - Rencontre animée par Guénaël Boutouillet
- Radio : plusieurs émissions à France Culture [ICI](#).
- Télévision La Grande Librairie : Sophie Divry se plie à l'exercice "[Le livre qui a changé ma vie](#)" où par ailleurs Kamel Daoud, [dans une autre émission](#) (où l'essai de Sophie Divry est présenté), semble peu concerné par ses réflexions sur le roman... et Éric-Emmanuel Schmidt étonné de l'influence du nouveau roman...